

Conférence Journées Paysannes de Bretagne dimanche 16 septembre 2018 Abbaye la Joie Notre Dame Campénéac 56

L'espérance est dans le pré

Le paysan est par nature le bon semeur. Par son geste il sait que ce qu'il sème va naître. Tout ce qui est autour de lui est une promesse de vie, une promesse d'avenir et normalement une promesse de bonheur. Il est écologiste depuis la création.

Il est le plus proche collaborateur du créateur dans la création. Par son geste il dépose son espérance dans le lit de semence et attend la future naissance de la semence dans son champ, comme dans son élevage. Il est un homme debout et patient, il vit avec les saisons, qui tout le temps lui offrent toutes les couleurs de la naissance, de la croissance, de la maturité du fruit, et à nouveau de la semence.

Il vit avec un perpétuel renouvellement.

Son métier est plus qu'une vocation, comme l'infirmier, le médecin, le pompier, le gendarme, et bien entendu le prêtre, il nous aide à vivre en paix et en bonne santé, dans l'espérance. Toutes ces vocations nous accompagnent dans notre vie terrestre, pour vivre heureux et passionnément dans chacune de ces vocations.

Le paysan est toujours comme un petit enfant quand il assiste à la naissance ou la germination de la semences, il est émerveillé à chaque saison. Il n'a pas besoin de faste, mais d'être aimé par ceux qu'il nourrit. Pour cet acte, il est dans une culture de vie, de respect de la création, il est vissé à cette terre. Il côtoie tous les jours de sa vie les événements qui s'y déroulent, en essayant de ne pas fléchir.

Le travail des champs et autour de l'élevage ne lui laissent pas de répit, l'astreinte est quotidienne, même le dimanche.

Quand on l'oriente à emprunter le chemin de la production effrénée, il s'emprisonne dans le stakhanovisme, et il s'écroule, usé, laminé, vidé de toute son énergie pour nourrir les autres, alors que lui ne se nourrit plus, de l'amour des autres, du respect, d'un minimum de reconnaissance.

Combien d'amis et frères paysans avons-nous perdus dans ces conditions, abandonnés, isolés, marginalisés, et ensuite anéantis par la grande solitude et la mise en déroute de l'élevage ? Combien d'agriculteurs sont accusés de maltraitance sur les animaux quand ils sont au fond du gouffre. Combien d'hommes seraient sauvés si les médias dénonçaient cette détresse plutôt que de montrer la misère vécue par les animaux quand l'éleveur ne peut plus « s'élever » aux dessus des créatures de Dieu ?

Les organismes, comme la MSA, les banques, les comptables, doivent être dans une culture de l'entraide, du secours aux hommes, car sans eux ils s'écrouleront eux aussi.

Depuis la fin de la guerre d'Algérie, nous n'avons pas connu de guerre en direct, mais par les médias, l'agriculture vit une autre guerre : celle des prix, avec en plus une alimentation qui ne correspond plus à celle que cherche les hommes. Les médias ne cessent de nous refourguer le respect de l'environnement, le respect de l'animal, à quand le respect du paysan ?

La politique des volumes a été le slogan de beaucoup d'organismes qui n'y ont vu que leurs intérêts, le profit et l'organisation de surplus pour justifier la baisse des prix. 2 % de production en trop, fait baisser la rémunération de 25 à 30 %. A qui profite le crime ? Les trente glorieuses ont été nécessaires pour nourrir un peuple qui sortait de la période de l'après-guerre et de la reconstruction.

Depuis 1990, nous dépensons plus d'argent à gérer les stocks de poudre de lait, que pour gérer l'arbitrage de la distribution d'aliments pour les pays en voie de développement

Maintenant, certains continuent à faire leur beurre, pendant que d'autres en produisent, mais n'en vivent plus. La tonne de beurre est achetée à plus de 950 €, et la tonne de lait est rémunérée à 309 €, le coût de production d'une tonne de lait est de 320 €

Les obligations imposées pour la mise aux normes environnementales, le bien-être animal, ont donné des paysans appauvris et usés, sans oublier le terrorisme administratif, vécu par beaucoup.

Après ce tableau peut propice à l'espérance, je vous invite à décrypter les causes et les moyens de sortir de ce guet-apens.

La valeur d'un produit a tout d'abord une dimension de reconnaissance du travail et de toutes les étapes qui ont été nécessaires pour atteindre ce but, toucher l'acheteur, le consommateur, après avoir identifié toutes les étapes pour arriver à déposer un aliment respecté, et mis sur l'égal avec toutes les précautions sanitaires, mais aussi respectueuses de l'homme paysan, comme si cet aliment était une naissance, synonyme d'espérance.

Je pense que beaucoup de paysans vivent toutes ces étapes comme une multitude de naissances.

C'est pour toutes ces raisons que je vous invite à faire un acte de reconnaissance de ce travail qui se renouvelle tous les jours en achetant dans les circuits courts.

Il est important que l'on achète moins, mais mieux, non pas en déshabillant le paysan, mais en lui donnant une rémunération à la hauteur de ce parcours qui nous oblige un respect autre qu'un chèque.

Combien de paysans ne connaissent le prix de leur vente que lorsqu'ils touchent le chèque !

Le prix du veau est souvent en dessous du prix de la semence que la mère a reçue.

Les coûts alimentaires ne baissent plus ou le paysan achète des matières premières qui sont des sous-produit de l'industrie.

Le comptable félicite l'éleveur au bout d'un an, il a fait des économies sur les aliments en utilisant les sous-produits de la trituration du soja, du colza, du tournesol.

Mais il n'est plus rémunéré à un juste prix des céréales qu'il produit, car les sous-produits sont en concurrence et sont appauvris de leurs richesses alimentaires.

Le lait est un aliment complet, sur le marché, il est vendu à plus d'un euro le litre, alors qu'il est payé 0,32 € à l'éleveur, avec en plus une capture d'une bonne partie de la protéine et de la matière grasse, qui est, elle par contre, très rémunératrice pour l'industriel laitier.

Pour ne pas avoir d'obligation d'achat, il est important que la production laitière soit fixée au sol. C'est la surface de la ferme qui doit correspondre à la taille du troupeau qui y vit, ainsi il ne sera plus nécessaire de faire des achats extérieurs.

La première performance est l'autonomie

Par cette orientation, en ayant plus d'herbe et moins de maïs, plus de trèfle, de légumineuses, il y aura moins besoin de soja et peut être pourrait-il s'en passer. La ration peut, pendant plus de 200 jours, couvrir une production de plus de 25 litres de lait, rien qu'avec des mélanges multi plantes, pâturés

ou ensilés. Ces mélanges apportent environ une valeur de 0,90 ufl par kg de fourrage, soit 11 000 ufl par ha par an. Le niveau de protéine de ces mélange est de 95 g de pdin par kg de ms de fourrage, la moyenne en tonne de fourrage est de 12 t a l'ha.

La ration est couverte sans apport en protéines, ni en énergie supplémentaire pendant au moins 200 jours. Le maïs ensilage, maïs grain humide ou sec, est très pauvre en protéine, au point de générer un déficit de la ration déjà à partir d'un tiers de son poids dans la ration journalière de la vache. Soit 6 à 7 kg de ms sur les 20 à 21 kg de ms ingérée de la vache. Cela démontre que ce modèle de ration fait acheter du soja pour corriger ce déficit criant en protéine de ce fourrage, donc anti économique.

Le maïs est- il un bon fourrage ?

Bien sûr que oui, mais il est important que le chef d'orchestre de la construction de la ration reste l'éleveur, et non le prestataire qui orientera l'achat du soja, alors qu'une double performance attend l'éleveur. Sans achat de soja, et grâce à l'herbe et les légumineuses qui y poussent, elle sera meilleure avec du pâturage, de l'ensilage, d'herbe et du foin riche en légumineuse, mais avec que 4 à 6 kg de ms de maïs ensilage.

La première performance est d'élever son troupeau avec son sol, et ne pas courir avec des performances obtenues avec des achats extérieurs, quand nous sommes dans une surproduction et une mauvaise rémunération. La réponse est donc de revenir à l'école de nos parents qui ont connu les crises laitières dans les années 1970, et la dernière de 2009 a montré l'incapacité des politiques et des syndicats à trouver une piste pour mieux nourrir les paysans.

Les néo-zélandais vivent dans une région qui ressemble beaucoup à la nôtre. Ils travaillent bien sûr le pâturage et la composition des mélanges. Le pâturage dynamique est de plus en plus connu et est adopté par beaucoup d'agriculteurs en France. La vache est la plus performante des ensileuses, car elle va au champ et ramasse toute seule le fourrage qu'elle a besoin. Les mélanges doivent être adaptés à la nature des sols, sol sec ou humide, sol pauvre ou riche. Le mélange est construit presque parcelle par parcelle.

Le résultat est que le mélange par exemple dans les terres humides sera pâture deux à 4 semaines plus tôt, grâce aux fétuques élevées et fétuques des prés qui drainent le sol, cela grâce à leurs racines fasciculées. Les raygras sont toujours utilisés mais en moindre proportion, car ils sont trop pauvres en fibres et acidogène sur le rumen. Les légumineuses qui apportent l'azote sont aussi choisies selon leur capacité d'adaptation à la nature du sol, aux saisons et au but que l'on souhaite, fauche ou pâturage. Le mariage des graminées et des légumineuses doit avoir comme but, une fonction symbiotique.

Il est important donc de mettre les moyens d'autonomie en place, de ne faire son quota qu'avec les fourrages de la ferme, d'adapter les mélanges à la nature du sol, au ph, à l'exposition de la parcelle et enfin à la durée souhaitée de ces mélanges.

Après cette démonstration, j'affirme que oui le bonheur de nos paysans passe d'abord par le pré et non par l'élevage concentrationnaire

La taille des troupeaux doit être au niveau de la disponibilité des hommes. L'éleveur est heureux quand il accompagne la vie, afin qu'elle s'épanouisse bien, sans être dans un modèle proche de la gérontologie bovine.

Beaucoup trop d'éleveurs sont submergés par le travail, et sont noyés dans la gestion de l'urgence et trop souvent arrivent trop tard pour sauver l'animal, c'est le début d'une culture de mort. Petit à petit les gestes et la disponibilité qui sauvent ne sont plus là. La gestion du vivant, n'est pas la gestion d'un stock d'aglo, de matériaux de construction que l'on dépose dans le hangar et que l'on reprend le lundi matin.

Il est urgent de dire la vérité et de ne plus escamoter le réel, en renonçant à s'agrandir et oser mettre à plat ce qui est possible à échelle humaine, pour mieux vivre de son métier, de sa vocation.

Les élevages de porcs étaient il y a 10 ans hors sol, ils dépendaient des aliments extérieurs. A chaque crise ils trébuchaient et trop souvent étaient achetés ou phagocytés par l'intégrateur, qui pouvait parfois mériter le nom de désintégréteur.

Maintenant, les éleveurs de porcs sont en grande partie autonomes. Ils ne sont plus autant **hors sol** qu'il y a 10 ans, ils ont compris à leurs dépens que la production doit être fixée à la capacité de nourrir le troupeau avec la surface qui correspond à sa taille.

La production laitière est en train d'emprunter le même chemin, les mêmes erreurs faites par les éleveurs de porcs, il y a 10 à 15 ans. On double la taille du troupeau, on mange le voisin, pour avoir plus de surface et on finit par perdre tout lien avec lui, car il devient un concurrent au lieu d'être l'homme, le voisin avec qui on vivait les chantiers en CUMA, l'entraide, le partage des corvées parfois depuis 4 à 5 générations.

A qui profite cette course effrénée à l'agrandissement ? Quand on observe que 2 % de production de lait en trop, provoque 20 à 25 % de baisse du lait...

Quelle richesse humaine, financière a-t-on à acquérir de cette façon de vivre ? De cette situation commence la destruction de la culture de l'entraide, pour ne plus trouver de main d'œuvre, ni pouvoir la rémunérer convenablement. Ou c'est le chef d'exploitation qui ne prend pas de rémunération ni de vacances, car pour partir en vacances, il doit trouver son remplaçant, avec la double peine : trouver le budget pour le rémunérer et celui qui va lui permettre de partir se reposer en famille.

Après ce constat, et les échanges multiples par mon métier, avec les agriculteurs, les responsables de centre de gestion, de banque.

Le constat est déroutant.

Le nombre de prêts de consolidation de trésorerie a augmenté de 60 % depuis le début de la crise de 2009, chez les moins de 40 ans. La moyenne d'âge des agriculteurs qui se rémunèrent « convenablement » est de 55 ans. Grâce à leur ancienneté, ils ont tout amorti, donc plus de remboursement de prêt pour le foncier, ni pour les bâtiments, ni pour les mises aux normes

Avec cette réalité, quel avenir peut-on prédire pour les jeunes agriculteurs qui sont malgré tout pleins d'espérance ?

Car oui, beaucoup d'entre eux sont heureux et croient à leur métier, ils sont complices de la vie naissante !

Mais les réalités économiques, celles du déficit de main d'œuvre compétente pour les soulager, et le manque de perspective responsable venant des pouvoirs publics, ainsi que des marchés trop volatils, détruisent le moral et l'espoir, je dirais plus l'espérance.

Après ce bilan sombre, existe-t-il une lueur d'espoir, le bon semeur peut-il avoir l'espérance ? Existe-t-il des paysans qui sont des témoins d'une autre agriculture plus respectueuse d'eux même, de la famille paysanne ?

Quelles sont les pistes à emprunter pour sauver un modèle agricole qui ne doit pas disparaître, car garant d'une alimentation saine, respectueuse de la création, et nourrissant le paysan et le

consommateur qui devient consom'acteur, pour un paysage beau de multiple couleur ?

La nouvelle Zélande nous a montré quelques pistes, plusieurs agriculteurs les ont adoptées : le pâturage dynamique. En France, quelques agriculteurs non phagocytés ont étudié d'autres façons de produire :

- Adapter la ration à la capacité de l'exploitation à produire les fourrages qui peuvent être produit par rapport à la nature des sols.
- Puis être vigilant sur les composants de cette ration pour avoir un bon rendement métabolique, qui donnera un bon niveau de lactation ainsi que de matière utile.
- Les fourrages qui seront produits doivent correspondre à la nature du sol et à la taille du troupeau.
- Pour être efficace afin que celle-ci soit bien transformée, bien choisir les composants de la ration en énergie, fibre et protéine.

Pour atteindre la première performance, la transformation de ces fourrages par les bactéries, qui donnent le rendement métabolique. La deuxième performance est l'autonomie fourragère, le non achat.

Rechercher la récolte ou la consommation du fourrage uniquement par la meilleure ensileuse au monde que l'on nomme la vache.

Quand les saisons le permettent il est possible de faire du pâturage pendant au moins 200 jours. Si on connaît une sécheresse, anticiper en mettant des mélanges fauches, riches en protéine, qui seront récoltés en ensilage et en foin, pour les stocks d'hiver ou en cas de sécheresse.

Les résultats économiques sont très évocateurs. Il n'est pas nécessaire de choisir le bio pour ceux qui n'ont pas confiance en cette niche. L'alternative est tout d'abord de donner une ration pâturée pendant la plus longue période de lactation de la vache. Le pâturage peut donner une ration équilibrée à 25 l pendant au moins 6 mois de l'année.

Les économies obtenues sont :

En supprimant la récolte avec l'auto chargeuse, faire quand il n'est pas possible de pâturer, l'ensilage en CUMA, ou avec l'entrepreneur. Garder le foin il sera le médecin. Les coûts de récoltes évités, l'EBE augmente de plus de 25 %. Les ensilages ne sont nécessaires que pour les fourrages qui seront consommés en régime hivernal.

L'agencement de la ration doit aussi avoir un arbitrage très orienté à l'économie, mais en premier par la capacité de transformation du fourrage, donc être vigilant sur les dates de récoltes par rapport aux taux de sucre de ces fourrages, moteur bactérien de cette transformation.

Puis ensuite sur les proportions de chacun de ces fourrages. Depuis longtemps, le maïs a été en trop grande quantité dans les rations. Il a induit une grosse correction en protéine, donc l'usage du tourteau de soja. Alors que si l'arbitrage du maïs ensilage reste à 1 tiers de la ration, les deux autres tiers, soit avec du pâturage ou de l'ensilage d'herbe sur le régime hivernal, nous effectuons une double performance, pour atteindre les 25 kg de lait.

Pas besoins de corriger le déficit azoté qui a été corrigé par l'herbe, donc aucun achat de soja et une bonne valorisation des fourrages de l'exploitation, sans trouble alimentaire.

Ensuite l'autre performance est de voir des agriculteurs qui sont heureux, car les vaches entrent dans un modèle qui respecte le bilan carbone, les rotations de culture et la non pollution, car les pâtures consomment bien les effluents d'élevage comme le fumier.

La pâture cassée au bout de 5 ans, donne des cultures qui ne nécessitent pas d'intrant en herbicide.

Cette agriculture a existé, elle était adoptée dans les années 70 et 80, mais sous la pression de beaucoup d'organismes, qui ont cru à la nécessité de faire produire plus, beaucoup trop d'agriculteurs ont cassé des pâtures, pour mettre des céréales, du maïs. Le piège a bien marché, mais aujourd'hui le paysan est débordé, dispersé et n'a aucune garantie sur les prix de ces aliments qu'il produit. Il lui reste à les valoriser par ces animaux, qui lui apporteront cette efficacité alimentaire, environnementale et économique.

Je constate que tant que l'on sert la vie, le résultat économique vient en plus du bonheur pour celui qui conduit le troupeau et sa terre vers cette culture de vie.

Alors que lorsqu'on choisit de prendre d'abord le chemin de la rentabilité financière, le troupeau vit de plus en plus dans une situation de mauvaise conduite d'élevage et de santé. Oui je me permets de dire que certaines pistes que nous avons survolées, donnent une grande espérance pour le bon semeur que vous êtes.

L'espérance est dans le pré, car quand les vaches pâturent, elles connaissent trois fois moins de frais vétérinaires au niveau des maladies du pied, comme la dermatite du fourchet ou la mortelaro.

L'espérance est dans le pré quand les vaches consomment plus de 12 kg de ms d'herbe, car l'autonomie est le premier chemin de l'espérance. Ce modèle imposé aujourd'hui qui vide nos campagnes des familles paysannes, doit être combattu par ces petits pas, qui sont les graines d'espérance.

L'espérance est dans le pré par une démarche de déproduction, en ne faisant son quota que par ces fourrages et par une garantie non ogm, ainsi le choix du consommateur sera encore plus motivé.

L'espérance reviendra par des consommateurs qui seront en confiance avec le paysan, donc le chemin de chacun est d'abord, celui de la rencontre, des retrouvailles et de l'échange sur le parcours, sur la façon de faire, sur cette culture de vie qui est ancrée dans le cœur. **C'est le sillon de l'espérance de nos chers paysans, dans Laudato si. Le Saint Père nous invite à emprunter ces chemins.**

Merci pour votre écoute et l'échange très fécond que nous avons tissé en ce lieu de fécondité spirituelle et d'espérance

*Jean Yves TALHOUARN,
Délégué régional des journées paysannes,
Agronome,
Chrétien engagé*